

Charmes et démons de l'adolescence

Rosie de Patrice Toye

Pierre Barrette

Numéro 102, été 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24112ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Barrette, P. (2000). Compte rendu de [Charmes et démons de l'adolescence / *Rosie* de Patrice Toye]. *24 images*, (102), 51-51.

CHARMES ET DÉMONS DE L'ADOLESCENCE

PAR PIERRE BARRETTE

Rosie offre au spectateur l'antithèse absolue de ce qu'il est convenu d'appeler le *teen movie* hollywoodien, ce genre destiné au public nombreux des adolescents qui emplissent les salles à Noël et durant les vacances d'été à la recherche d'un miroir déformé d'eux-mêmes qui les confortera tout à fait dans l'idée que le monde est un lieu hystérique et confus. De la confusion et de la folie, il y en a pourtant aussi beaucoup dans le film de Patrice Toye, mais jamais elles ne prennent la forme du spectacle délirant d'une jeunesse débile. Au contraire, l'histoire qui nous est racontée ici paraît somme toute presque banale, l'anecdote qui donne son relief au récit certainement pas rare, même si le nœud des rapports humains qui se serre sous nos yeux possède ce côté exceptionnel et unique de tous les drames privés qui s'achèvent dans la mort. Rosie est une adolescente qui vit avec sa mère de moins de trente ans et le frère de celle-ci: entre les trois, les rapports sont plutôt troubles; Irène (la mère) ne veut pas que sa fille

l'appelle «maman» et elle la présente à tous comme sa jeune sœur; entre Irène et son frère, un être faible, perturbé et à bout de ressources récemment revenu vivre auprès d'elles, on devine également des liens de dépendance complexes. La jeune Rosie, qui cherche sa place dans ce filet de relations équivoques et qui se débat encore au sein d'une vision idyllique de l'amour, finira par choisir la fuite dans le rêve et la délinquance, une voie qui la mènera en maison de correction, d'où son histoire nous est racontée par une série de retours en arrière.

De ce film, on garde surtout une impression de retenue, de sobriété, de lenteur, un mélange de fureur contenue et de candeur véritable, qui sont les pôles extrêmes de l'expérience de la douleur et de la joie telle que Rosie semble la vivre du haut de ses treize ans. L'intériorisation du drame familial par cette frêle adolescente confrontée aux rites de passage liés à son âge constitue un thème très grave, mais que la réalisatrice réussit à rendre presque léger à force de le traiter de

façon aérienne. À l'image de la jeune actrice (Aranka Coppens), qui a su trouver dans son jeu la mesure parfaite entre la grâce et la folie, entre la beauté et la violence, son film oscille constamment entre onirisme et réalisme, comme si de la conjonction de ces deux registres pouvait résulter une présentation plus juste du réel étouffant dans lequel se débattent les personnages, en même temps qu'une issue possible à l'enfermement psychologique. Le défi était grand pour une si jeune actrice de maintenir cet équilibre tenu de la pose sans forcer les choses, de se mettre de manière crédible dans la peau d'une délinquante sans adopter le style délinquant, de jouer la folie ordinaire au milieu du décor sobre et nu du quotidien.

La multiplication des gros plans, qui force une intimité obsédante avec les personnages, la bande-son répétitive et sans harmonie facile (du compositeur John Parish), puis un certain côté rugueux, non achevé de l'image contribuent à la composition d'un univers étouffant et sordide, mais auquel ne manque pourtant pas une sorte de charme sulfureux. C'est que rien n'est jamais tout noir ou tout blanc, et que même prise dans la spirale du mensonge, de l'inceste, de la mort, l'adolescence garde des racines profondes dans le terreau de l'innocence et du rêve, qui sont en quelque sorte son salut, même au prix de la folie. C'est là certainement l'un des aspects les plus intéressants du propos de Patrice Toye, et qui fait de son film l'un des moins manichéens qui soit: aucune morale n'est tirée, aucune leçon n'est proposée, aucun spécialiste de la psychologie de l'adolescence n'est convoqué en fin de parcours pour expliquer les gestes de la jeune fille. Ce n'est pas un film sur la «problématique de l'adolescence», comme on est tellement prompt à les faire ici, mais une œuvre qui fait corps avec cette démesure souveraine et noire du passage au monde des adultes. Pour cette raison peut-être, rarement a-t-on assisté au cinéma à une radioscopie plus éloquente des fragilités, des vertiges, des illusions de cet âge qu'on dit ingrat, mais qui reste l'un des plus beaux de la vie. ■

Une œuvre qui fait corps avec cette démesure souveraine et noire du passage au monde des adultes.



ROSIE

Belgique 1998. Ré. et scé.: Patrice Toye. Ph.: Richard Van Neyghem. Mont.: Ludo Troch. Mus.: John Parish. Int.: Aranka Coppens, Sara de Roo, Frank Verduyssen, Dirk Roofthoof, Joost Wijnant, Adriaan Van den Hoff. 97 minutes. Couleur.